

Chine et Russie : quelles stratégies ?

*NB : Le présent ouvrage est une synthèse à partir des propos échangés, et ne saurait donc être tenu pour un verbatim engageant les participants.*

*Texte* : Philippe Ratte

*Maquette* : David Dumand

© Fondation Prospective et Innovation, septembre 2015

© Ginkgo Éditeur pour la présente édition

ISBN : 978-2-84679-262-2

Ginkgo Éditeur

33, boulevard Arago

75013 Paris

[www.ginkgo-editeur.fr](http://www.ginkgo-editeur.fr)

Préface de

**JEAN-PIERRE RAFFARIN**

Président de la Commission des Affaires Étrangères,  
de la Défense et des Forces Armées du Sénat  
Ancien Premier Ministre

# Chine et Russie : quelles stratégies ?

9<sup>e</sup> colloque du Futuroscope  
Vendredi 28 août 2015

**GINKGO**  
éditeur

<b>Préface</b>	5
<hr/>	
JEAN-PIERRE RAFFARIN, Président de la Commission des Affaires Étrangères, de la Défense et des Forces Armées du Sénat	
CHAPITRE I	13
<b>STRATÉGIES CROISÉES ?</b>	
CHAPITRE II	35
<b>CHINE ET RUSSIE DANS LE MONDE</b>	
CHAPITRE III	61
<b>L'EUROPE FACE À LA RUSSIE ET À LA CHINE</b>	
CHAPITRE IV	76
<b>PENSER EN FONCTION DES ANNÉES TRENTE... DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE</b>	
ANNEXE 1	91
<b>ARTICLE DE JEAN-PIERRE RAFFARIN PARU DANS LE FIGARO DU 27 AOÛT 2015</b>	
ANNEXE 2	95
<b>LA RUSSIE ET LA CHINE DANS L'ÉCONOMIE MONDIALISÉE : CE QUE NOUS DIT LE RENVERSEMENT D'AOÛT 2015</b>	
ANNEXE 3	99
<b>LA RUSSIE ET LA CHINE DANS L'ÉCONOMIE MONDIALISÉE. FOCUS SUR L'ENERGIE</b>	
ANNEXE 4	103
<b>LES RELATIONS ÉCONOMIQUES SINO-RUSSES DE 1990 À NOS JOURS</b>	
ANNEXE 5	129
<b>PROGRAMME DU 9<sup>E</sup> COLLOQUE DU FUTUROSCOPE</b>	

---

## Préface

JEAN-PIERRE RAFFARIN  
Ancien Premier Ministre  
Président de la Commission  
des Affaires Étrangères,  
de la Défense et des Forces Armées  
du Sénat

La Chine dès 1978, sous l'impulsion de Deng Hsiao ping, et la Russie dix ans plus tard à l'initiative de Gorbachev, se sont modernisées, au point, pour la Chine, d'être devenue l'un des poumons de la mondialisation, comme le prouve la réactivité immédiate des bourses du monde entier à un repli récent de celle de Shanghai. On aurait donc pu croire que le XXI<sup>e</sup> siècle verrait un même régime économique unifier le monde, et c'est bien à la formation de ce mainstream que l'on assiste.

Cependant l'Occident découvre que cette occidentalisation généralisée ne se fait pas aussi naturellement sous son obédience qu'il avait la candeur de s'y attendre : c'est *parce que* la dynamique de mondialisation les gagne rapidement, que nombre de nations sont peu à peu portées à se juger à même de compter au même titre que les puissances hier hégémoniques : à mesure qu'elles s'intègrent dans le flux général en tant qu'acteurs de plein exercice et y prennent une part croissante, elles s'émancipent de la prépondérance occidentale. Cessant d'en être

séparées par le clivage du sous-développement ou de l'arriération, elles ne souhaitent pas non plus lui opposer une alternative, comme le communisme ou le guevarisme naguère avaient complètement échoué à le faire, n'engendrant qu'un développement croupion. Amenées à l'émergence voire à l'éminence par l'entrée résolue dans le flux du capitalisme mondial, elles n'ont plus aucune intention de le dénoncer. Seuls quelques groupes terroristes s'acharnent à mener contre l'Occident et sa civilisation mondialisée une guerre nourrie par un fanatisme religieux rétrograde. Le monde entier les réproouve.

Tandis cependant que l'Occident s'alarme de ces hargnes fanatiques ponctuelles qui le contestent radicalement sans pouvoir vraiment l'atteindre à cœur, son magistère se trouve graduellement entamé par la consolidation, au sein du mainstream, de puissances qui au contraire s'inscrivent sans ambages dans son sillage, mais qui s'y affirment.

C'est ainsi que les BRICS, brelan de pays inventé par un analyste financier en tant que panel de placements, se sont mis à donner corps à leur assemblage, à coopérer, et même à formuler des vues communes. L'initiative en revient au Président Poutine, qui avait réuni un sommet des BRICS en juin 2009 à Ekaterinenbourg, et vient d'en accueillir un nouveau à Ufa l'été 2015. À partir d'un groupage hétéroclite un peu arbitraire, s'est ainsi dessiné un groupe en voie de cohérence, à la manière dont

les maisons champenoises assemblent plusieurs cuvées pour élaborer un grand champagne.

Cette formation d'un groupe en devenir à partir d'une corrélation assez virtuelle dessine le contour d'un ensemble qui d'ores et déjà compte pour 22 % du PIB mondial et 35 % de la population, et qui non seulement attire désormais maints candidats à s'y joindre, mais qui connaît les taux de croissance les plus continument élevés. Il tend donc à devenir un ensemble avec lequel il faudra compter.

C'est au sein de cette nébuleuse en voie d'accrétion qu'il convient de situer le rapprochement russo-chinois observé actuellement. Certes, la fermeté avec laquelle l'Europe a suivi l'Amérique dans une réprobation active de la réponse russe à la crise ukrainienne encourage la Russie à se tourner plus rapidement vers ce nouveau groupe auquel elle appartient, qui lui témoigne de la solidarité, et qui se montre capable de suppléer aux fournitures sur lesquelles l'Occident a temporairement mis l'embargo au titre des sanctions. Mais cette conversion, notamment vers le plus important et le plus proche des autres BRICS, la Chine, résulte moins d'un contre-coup de la crise des sanctions que d'une orientation à plus long terme, qui s'en trouve simplement hâtée. Au moment où les États-Unis profitent de la crise ukrainienne pour isoler la Russie, celle-ci profite de l'organisation du sommet des BRICS, à Ufa, pour afficher ses solidarités.

Plus l'Ouest ostracise et pénalise la Russie, plus elle se tourne vers l'Est. Les dirigeants chinois ne découragent en rien ce rééquilibrage auquel le président Xi Jinping avait au demeurant donné le branle en choisissant de faire à Moscou sa première visite à l'étranger le 21 mars 2013. Les intérêts communs s'avèrent nombreux (Énergie, Investissements, Route de la soie, opportunités en Sibérie, Sécurité,...), le principal restant la critique commune des pressions américaines pour guider le monde et surtout influencer les positions de l'Europe, ce qui va à l'encontre de la vision chinoise du monde multipolaire et en quoi les Russes perçoivent une menace directe à leur frontière. La réorientation américaine vers le Pacifique est perçue par les Chinois exactement dans les mêmes termes de menace à éloigner.

Au delà des effets de circonstance et des propensions naturelles de long terme à davantage de coalescence entre les BRICS, qui favorisent le rapprochement sino-russe, est en train de se dessiner une nouvelle philosophie de la société des nations. Russes et Chinois, qui partagent une expérience de membres permanents du conseil de sécurité, sont en première ligne pour dénoncer les dysfonctionnements, et les ratés, de la gouvernance mondiale actuelle. Ils expriment de plus en plus ouvertement le souhait, bien plus largement partagé, de réformes profondes du FMI, de l'ONU. Sans attendre d'y parvenir, ils ont ensemble créé



et développé des organisations, des instances, des cercles de négociation vicariants, préfigurant une alternative à l'ordre issu de Bretton Woods et tenu pour occidental, pour ne pas dire américain.

Il y a là un mouvement de fond, hier à peine naissant et déjà très affirmé<sup>1</sup>, promis à orienter une globalisation demeurée à ce jour complètement occidentale. Autour de l'Asie centrale et de ses ressources, ce n'est plus au Grand Jeu d'antan, opposant les empires russe et anglais, que l'on assiste, mais à des coopérations ou à tout le moins des tolérances réciproques entre empires russe et chinois, où s'estompent des rivalités pourtant vives. Mieux, cette dynamique de concertation autour d'un projet commun va jusqu'à associer des partenaires pourtant quasi ennemis, comme l'Inde et le Pakistan. Aux logiques occidentales de compétition prétend succéder une méthode orientale de synergies raisonnables et mutuellement profitables.

Pourtant, cette démarche de bon sens et de conciliation rationnelle manque d'un moteur qui serait un idéal commun : si proches que se veuillent la Chine et la Russie et leurs sœurs en émergence, aucune ne fait rêver l'autre, car toutes gardent pour image motrice la référence à l'Occident, et plus précisément à l'Amérique.

---

1. En 2000, le PIB cumulé des E7 ( BRICS + Indonésie et Turquie) était la moitié de celui du G7. En prenant comme mesure le PIB à parité de pouvoir d'achat, ils auront dépassé les pays du G7 vers 2020.

Il y a donc là une chance pour l'Occident, qui garde de quoi regagner avec usure en termes d'ascendant ce qu'il est en train de perdre en termes de poids relatif. Encore faudrait-il pour cela qu'il s'abstienne de se conduire avec arrogance, voire agressivité, comme les USA ont tendance à le faire. Eux qui ont tant pour inspirer de l'admiration et de l'envie en viennent parfois à inspirer un rejet. Ce serait alors bien à l'Europe de porter haut la force attractive de l'Occident, en lui conférant à la fois le prestige de la réussite matérielle et la fascination de la splendeur intellectuelle, culturelle, spirituelle.

Force est de constater que ce potentiel d'influence est aujourd'hui en déficit, et que c'est surtout faute de se donner les coudées franches du rayonnement original que l'Union Européenne voit ses voisins et partenaires se regrouper sans elle, selon la pente de leurs intérêts sans doute, mais aussi faute de mieux.

Encore modeste, mais porté par une dynamique de très long terme, le rapprochement russo-chinois se présente ainsi surtout comme un signal du manque d'Europe. La France, de ce point de vue, a un rôle à jouer, tant par sa place historique dans la construction européenne, qu'à la faveur de ses relations exceptionnellement heureuses avec la Chine et de son traditionnel gallicanisme envers l'alliance américaine. Ce ne sont pas les enjeux mondiaux qui manquent, à commencer par le défi islamique porté à tous, mais aussi en termes

d'énergie, de climat, de gestion des ressources, de démographie, de développement de l'Afrique, etc.

Pour donner à leur coopération une justification qui dépasse la simple convergence d'intérêts pratiques, Chine et Russie sont conduites à développer une théorie de la synergie positive, de la concertation et d'une logique de projets faisant litière des différends au nom de ses résultats. Cette logique et cette théorie sont celles dont le monde va avoir de plus en plus besoin pour gérer sa finitude, mise à l'épreuve par l'explosion démographique toujours en cours et l'usure de plus en plus perceptible de la planète en tant que base de vie. Ce fut aussi la méthode de Jean Monnet, qui fit hier l'Europe. Il serait paradoxal que cette approche mesurée et efficace des problèmes nous revienne des pays émergents alors qu'elle a trouvé dans la construction européenne sa plus remarquable application.

Le 9<sup>e</sup> colloque du Futuroscope consacré au suivi de la Chine débouche clairement sur cet appel au réveil de l'Europe. Ce sont encore la Chine, la Russie, tant d'autres qui l'y invitent avec sympathie, sur l'air de Frère Jacques, mais le moment ne tardera pas à venir où le reste du monde s'en lassera et la laissera à son assoupissement. L'avenir n'attend pas.

JEAN-PIERRE RAFFARIN  
Président de la Fondation Prospective et Innovation



---

## Stratégies croisées ?

### **Prose du Transsibérien et routes de la Soie**

La Russie et la Chine relèvent de l'avenir. Leur relation dépasse le cadre bilatéral en ce qu'elle est un facteur puissant de formation d'un monde multipolaire. Elle porte en elle le ferment d'une nouvelle manière d'entretenir des relations internationales.

Leur rapprochement est un fait manifeste, et un manifeste de fait : il ne façonne pas un camp, il promeut une libre coopération fondée sur l'avantage mutuel et le respect réciproque.

Le modèle de développement occidental s'est étendu au monde entier et s'est enraciné partout. Il montre ses limites de nos jours, que ce soit au travers de crises aux effets très déstabilisants, par ses effets inquiétants sur la planète prise comme havre de vie durable, ou par la véhémence de certains rejets qu'il s'attire.

Les transformations qui s'opèrent aujourd'hui et sont appelées à se développer sont parfois jugées inabouties voire chaotiques, tout simplement parce qu'on les juge d'après les critères du modèle occidental. Comme elles tendent à s'y soustraire, c'est par nature qu'elles peuvent, dans

son système de repères, paraître erratiques. Mais la réalité du processus est au contraire d'amener peu à peu au jour une autre manière d'en user, à l'aune de laquelle les mutations qui eussent paru inappropriées dans l'ancien contexte se révèlent on ne peut plus opportunes dans le nouveau.

Ce qu'il faut bien comprendre, dans l'évidence durable du rapprochement sino-russe, c'est qu'il exprime et promeut l'attente bien plus largement partagée d'un nouvel ordre des choses. Il le fait graduellement, posément, mais fermement. La fin du monde unipolaire dessiné par l'Occident n'est pas le chaos : c'est tout simplement l'avènement d'un nouvel ordre fondé sur le compromis permanent entre acteurs nombreux proclamés équipollents.

Il est exact que toute l'histoire est là pour inspirer de l'inquiétude devant un retour à la multiplicité des parties prenantes à la définition de l'ordre commun, dont la grande œuvre de l'Occident avait justement été de résorber le potentiel de rivalités en finissant, après bien des luttes violentes, par établir un consensus mondial à sa convenance s'imposant à tous, de gré si possible, de force si nécessaire. Renoncer aux avantages de cet ordre universel pacifiant ne risque t'il pas de rouvrir l'outre d'Eole et laisser souffler les vents mauvais de la lutte pour les sphères d'influence ?

Ce serait inévitablement le cas si les protagonistes de cette évolution nouvelle n'étaient pas pénétrés d'une toute autre philosophie, issue parmi eux de

diverses expériences historiques et de divers fonds culturels, mais formalisée de plus en plus explicitement comme une ligne d'action commune, à savoir le principe de coopération fructueuse – ce dernier mot étant à prendre à la lettre de son étymologie, c'est-à-dire « qui porte des fruits », et non dans son acception dérivée de « rentable ». Il s'agit d'une vision résolument positive, presque positiviste, qui subordonne les options à la volonté concertée de produire du bien, sous forme de réalisations, de relations plus fécondes, d'amélioration du contexte collectif, de progrès pacifique et durable.

Le courant de fond qui est en train de transformer la logique traditionnelle des relations internationales, c'est l'adoption par les BRICS de cette orientation comme ligne de conduite principale, en payant d'exemple entre eux pour commencer. Les rapprochements qu'ils opèrent ne sont dirigés contre personne ni contre aucun repoussoir : ils sont tout simplement appelés par la volonté commune de faire quelque chose de positif, à partir des intérêts communs assurément, mais toujours dans une perspective plus ample d'intérêt général. Au passage, cette attitude promeut un ordre plus juste et plus démocratique, sans jamais se prévaloir de doctrines hautement claironnées sur ce point, mais tout bonnement en favorisant l'interaction pacifique de tous sans arrière-pensées hégémoniques ni d'asymétrie avantageuse.

Le point d'appui de cette évolution est un ancrage ferme dans le cadre de l'ONU, dont se réclament aussi les tenants de l'ordre ancien : il y a donc là un terrain de bonne intelligence mutuelle, pourvu qu'on en revienne de bonne foi à la Charte des Nations Unies, dont l'inspiration originelle, inscrite dans le texte fondateur, était exactement celle dont les BRICS renouvellent aujourd'hui l'ambition.

La toute récente conférence d'Ufa, qui a réuni (pour la seconde fois en Russie) le septième sommet des BRICS a montré que le processus de décision collective inspiré par ces principes restait un peu volatil, et n'amenait pas encore la formulation de politiques dûment structurées, mais elle a illustré le dynamisme d'un partenariat tous azimuts et la vigueur d'une volonté de coopération stratégique. On peut persister à y voir une faiblesse, l'infirmité des commencements. On serait plus avisé de comprendre que c'est justement ce consentement à la complexité et à l'imperfection qui capte au mieux la réalité des dynamiques contemporaines, rétives à l'esprit de planification prométhéenne, mais bourgeonnantes de possibilités à valoriser. Les BRICS ont les premiers compris qu'aucune perfection de méthode ne parviendrait à édifier la Tour de Babel d'un ordre idéal et éternel, comme a pu en rêver un instant l'Occident hyperpuissant, et que l'intelligence consistait à exploiter la pluralité des langues et des dons pour construire une ville où vivre ensemble plutôt qu'un impossible temple où communier.



Montrant l'exemple, Chine et Russie se refusent à formaliser leur coopération en alliance dûment codifiée, car une alliance verse forcément dans une logique de blocs, et donc d'affrontements. Pas d'alliance qui ne désigne, fût-ce par prétérition, un ennemi implicite. Or la Chine et la Russie n'ont pas plus d'ennemi commun que d'ennemis particuliers de leur fait. Elles se proposent simplement de faire jouer leurs avantages comparatifs pour améliorer le potentiel de progrès de toutes deux et du monde entier.

Qu'elles le fassent est d'ailleurs la meilleure preuve de la droiture des intentions – *verum index sui*. Car en réalité tout devrait les mettre aux prises, que ce soit l'opposition de leurs intérêts directs, leur rivalité en Asie Centrale, leur concurrence sur des marchés clé. L'idée est, sans méconnaître ces divergences, de ne pas tout articuler sur elles, mais au contraire de les intégrer dans une volonté inflexible de synergie constructive. Moyennant un principe d'égalité et de respect mutuel, au lieu de se régler sur les motifs d'affrontement, on mesure l'étendue des raisons de s'entendre, et elle est bien plus considérable. L'Eurasie se présente à tous deux comme un espace de coopération prometteuse, de synergies, de mise en valeur concertée. L'énergie, les matières premières, y abondent, et la région présente aussi un fort potentiel scientifique.

Plutôt que de redouter que la route de la soie réinventée et l'idée russe d'Eurasie n'entrent

en collision, il vaut mieux prendre la mesure des innombrables chantiers à développer, des perspectives inédites qui s'ouvrent pour tous, et aussi des causes communes à coaliser, par exemple contre l'islamisme radical qui menace tout le monde à égalité.

La Chine et la Russie partagent l'idée qu'il vaut mieux avoir des voisins riches et stables que de s'échiner à les vassaliser, et leur intention en convergeant vers l'Asie centrale n'est nullement de s'y partager des dépouilles, mais d'y aider ensemble à ce que l'aire qui les sépare soit une source de vitalité pour tout le continent.

Fortes de ces options, les deux puissances s'accordent à donner toute leur portée aux principes qui s'y expriment : la multipolarité qui les inspire doit s'exprimer aussi dans une réforme du système monétaire global, aujourd'hui trop exclusivement centré sur le seul dollar américain. À cet égard, les déboires de BNP Paribas avec une justice américaine s'arrogeant un droit d'extraterritorialité ont décillé les yeux de tous : personne n'est en sécurité dans un système où l'acteur majeur jouit d'un pouvoir quasi discrétionnaire. Dès 2011, la France alors président du G20 avait mis à l'ordre du jour du G20 la réforme de ce système monétaire léonin. Laisse en friche depuis lors, ce point sera assurément repris par la Chine quand son tour de présidence viendra en 2016.

Sans attendre d'ailleurs, les BRICS ont décidé un élargissement du recours à leurs monnaies nationales entre eux, la création d'un fonds de réserve monétaire et d'une banque de développement. Il ne s'agit pas de défier les institutions de Bretton Woods, mais de les contourner si leur indispensable réforme tarde trop à se faire. Cela ne manquera pas au surplus de hâter cette réforme trop longtemps différée, en faisant apparaître toujours davantage combien la Banque Mondiale, le FMI et d'autres institutions sont sous contrôle américain. On ne pourra pas indéfiniment tenir en lisière (au double sens du terme) un groupe de pays qui produisent d'ores et déjà ensemble 75 % de la croissance mondiale.

De la même manière, le sommet d'Ufa a jeté les bases de la création d'un autre système d'Internet que celui dont les USA gardent les clés. Développer des technologies informatiques alternatives est un enjeu capital.

Est-ce à dire qu'en affermissant de la sorte un partenariat avec la Chine, la Russie se détourne de l'Europe ? L'idée en est absurde, puisque la Russie est une grande puissance européenne depuis toujours, et qu'on ne peut pas se détourner de soi-même. Elle est une composante inaliénable de l'Europe, et une composante importante.

Mais il est vrai que les rebuffades venues de l'Union Européenne, s'ajoutant à certaines

initiatives occidentales inamicales, ont pu décevoir les Russes, qui ont eu le sentiment d'avoir fait trop confiance à l'Union Européenne. Ils se tournaient vers elle, et les sanctions qu'ils en ont reçues ont fait l'effet d'une douche froide.

Ils en ont tiré trois conséquences finalement utiles :

– La première aura été de les pousser à se diversifier afin de pallier les manques qu'on prétendait créer chez eux, et c'est en soi une très bonne chose. La Russie prenait la pente de devenir un état rentier, achetant tout au dehors avec sa manne pétrolière et gazière. La chute du prix des hydrocarbures et les sanctions la rappellent à temps à son devoir de redevenir une grande puissance industrielle et agricole complète. Et tant pis si les Européens se sont ainsi amputés d'un marché qui se passera bientôt d'eux.

– La seconde aura été de leur faire redécouvrir le potentiel de relation avec la Chine, jusque là inexploité. À l'heure où la Chine entreprend de développer son grand ouest, la Russie redécouvre que les 6 000 km de frontière qu'elle a de ce côté, loin d'être un cauchemar strategico-logistique, sont une opportunité prometteuse. Un équivalent méridional pour la Sibérie de ce que s'annonce être l'ouverture maritime du grand nord. La Sibérie va cesser d'être l'arrière-pays d'une Russie tournée vers l'Ouest pour devenir l'interface entre une Russie ouverte vers l'Asie et la poussée continentale de la Chine.

– La troisième aura été de révéler l'inconséquence des Européens s'ils pensaient vraiment pouvoir isoler la Russie. En s'y essayant, ils ont montré leur faible conscience de ce que le monde a changé et change toujours plus vite, abondant en partenaires tout prêts à se substituer aux fournisseurs traditionnels. C'est la continuité de son propre pouvoir attractif que l'Europe aura réussi à fragiliser, plutôt qu'elle n'aura lésé la Russie.

Le panorama actuel est loin de correspondre à une asphyxie : au contraire, si l'on craignait de voir la Russie devenir une sorte de placenta de matières premières pour la Chine seule vivace, la déconvenue subie dans la continuité des contrats et accords avec des partenaires européens a ravivé la détermination russe à se moderniser et entrer dans des coopérations de haut niveau avec d'autres : c'est le cas dans le nucléaire et la pétrochimie avec la Chine, dans l'aéronautique, dans l'informatique, où les deux réseaux internets russe et chinois sont déjà interconnectés. Ce renouveau ne sera pas abandonné demain par retour à meilleure fortune des partenariats occidentaux, et c'est donc un tournant de long terme qui aura été amorcé.

L'Occident s'apercevra s'être trompé de menace : le djihadisme le lui montre pourtant tous les jours, et la crise des migrants en annonce une autre de même provenance. Là où la méthode américaine a frappé le plus lourdement, en Afghanistan, tout ce

qui reste c'est un foyer de propagation de la drogue. Plus sourdement, c'est le magistère de l'Occident qui est sapé par une lente, mais irréversible, déprise envers lui de tout le pan le plus dynamique des économies du monde, et de leurs peuples avec elles.

Au lieu de se cabrer dans la fulmination de ses exigences, l'Occident ferait bien d'en venir rapidement à son tour à adopter les principes de coopération constructive entre tous qui animent la Chine, la Russie et les autres émergents, afin de faire face ensemble aux enjeux globaux du monde tel qu'il est.

### **Un seul rêve pour deux lits ?**

Moscou, ville aux 1003 clochers (autant que de conquêtes de Don Juan selon Leporello !) et aux 7 gares, Moscou aimantant Napoléon plutôt que Saint Petersburg alors siège du pouvoir, Moscou hier encore concept signifiant un certain idéal farouche... La Russie est une fascination pour l'imaginaire, et doit à ce privilège d'avoir exercé un rayonnement bien supérieur à son influence réelle, même à l'apogée de sa force.

En Chine tout spécialement, le softpower russe a connu une influence considérable, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'au dernier tiers du XX<sup>e</sup>, quand la Chine

commença d'abord une involution révolutionnaire sur elle-même, puis en sortit par une ouverture sans réserve sur le modèle capitaliste. La musique chinoise reçut de Russie une influence considérable, de même les beaux arts, sans parler de l'immense littérature russe.

Or il est surprenant de voir combien cette influence, hier majeure, a aujourd'hui quasiment disparu. Soit que Milan Kundera ait raison en décrivant le XX<sup>e</sup> siècle russe comme dénué d'histoire littéraire, ce qui expliquerait un tarissement de la source, soit qu'il faille invoquer la conversion massive du peuple chinois aux influences occidentales, ce qui aurait le même effet d'estompage de l'héritage culturel russe en Chine. De manière assez symptomatique, si Hu Jintao citait encore un roman d'Ostrowski dans l'un de ses discours, le président Xi Jinping cite quant à lui Paul et Virginie. Le répertoire a changé !

Cette observation colore d'un certain scepticisme la teneur du rapprochement sino-russe. Les Russes ne partagent pas le rêve chinois, et les Chinois ne rêvent plus en russe !

Peu de pays, en vérité, exercent sur d'autres une influence déterminante. Les États-Unis ont depuis toujours mis au point et propagé un softpower si efficace que tout le monde est peu ou prou partier prenante de la culture de masse américaine. À rebours, la Chine et la France seules, peut-être, ont développé une culture philosophique

à rayonnement mondial en raison de sa visée universelle, ce qui les place l'une et l'autre à contrechamp complet de la culture de masse américaine. Mais on ne voit pas que la Russie exerce un magistère comparable, selon l'un ni l'autre type. Elle est en manque de softpower<sup>2</sup>, après la dévaluation de celui qu'elle avait exercé longtemps à travers les mouvements communistes. Cela réduit de beaucoup son influence sur les générations affranchies du soviétisme, qui remplacent de plus en plus celles qui en ont subi l'empreinte.

Or, quand on se demande ce qui a poussé le président Xi à inventer le slogan « One belt, one road », on discerne tout de suite la dimension culturelle du projet<sup>3</sup>. L'ancrage spécifiquement chinois de cette référence témoigne du besoin chinois de sortir de l'influence occidentale qui la complexe : depuis deux siècles, la modernisation veut dire occidentalisation partout dans le monde, et c'est spécialement douloureux pour une Chine qui se jugeait à bon droit capable de porter un projet de modernité – ne l'avait elle pas fait avec

---

2. Même si, indéniablement, la culture russe, en pleine reviviscence, porte de hautes valeurs. Mais justement, cette élévation, l'appel à l'effort qu'elles comportent, ne leur facilite pas la tâche face à un certain simplisme permissif du mainstream occidental. De manière générale, en musique, en peinture, en littérature et même en science, la Russie s'est toujours tenue à une avant garde accessible aux seuls esprits supérieurs, ce qui favorise l'estime des meilleurs, mais pas l'adhésion des masses. Or le softpower se mesure en effets de masse.

3. Impression que sous-tend le fait que la Chine a de longue main opté pour une diplomatie d'influence culturelle, à travers le réseau des Instituts Confucius, mais aussi via une présence remarquée au sein de l'UNESCO. Le Japon avait suivi le même chemin pour revenir au premier plan des relations internationales à pas couverts.



brio durant des millénaires antérieurs<sup>4</sup> ? En annonçant son intention de pousser deux antennes d'Est en Ouest à travers le continent eurasiatique et le long de ses côtes méridionales, la Chine affirme sa vocation à tracer elle aussi, comme l'Europe jadis et selon les mêmes voies prises à contre courant, un chemin de modernité. Elle se campe en puissance d'influence, donc de rayonnement, sans aucune ambition territoriale à la clé.

En outre, lorsque comme la Chine on approche du premier rang, se pose la question de l'assise à donner à la place que l'on s'apprête à prendre. Sera-ce la puissance ou la culture ? Les USA surent conjuguer les deux pendant près d'un siècle, l'URSS s'en remit à la puissance seulement, la Chine juge plus habile de prévaloir d'abord par l'influence, quitte à la contreforter par de la puissance. Elle a l'expérience récente d'une montée en puissance sans précédent en l'absence de toute capacité de puissance, rien que par l'influence exercée par son labeur, sa réussite, l'admiration suscitée et le désir des autres d'y prendre leur part. Les instruments de

---

4. C'est pour elle un point commun avec les pays d'Islam, qui ne cessent de remâcher le dépit d'avoir été supplantés sur le terrain d'une modernité dont ils se targuent d'avoir été vecteurs durant quelques siècles avant de subir le choc des Mongols puis la suprématie de l'Europe. Dans les deux cas, un prurit de réponse culturelle à ce déclasserment jugé inique travaille ces sociétés jadis prestigieuses. La différence, capitale, est que la Chine puise dans son fonds culturel un « rêve chinois » de promotion concrète d'un monde meilleur, tandis que les islamistes n'emploient leur rage de déclasserment qu'à détruire, au nom d'une régression fanatique vers un intégrisme religieux tourné vers le fantasme de pureté des origines, tout le fruit de la modernité.

la puissance n'ont fait que rattraper ex post cette prépondérance acquise par le seul levier d'une performance économique inspirant le respect et la sympathie. Les Chinois sont aussi sensibles à la force des sentiments : eux qui en toutes choses sont vétilleux à l'extrême pour n'acheter que le premier choix, et donc se fournir de préférence auprès du premier producteur dans sa partie, n'en achètent pas moins des véhicules français, alors que PSA ne pointe qu'au 14<sup>e</sup> rang des firmes représentées en Chine. Pourquoi ? À cause de De Gaulle (1964, mais aussi 1940 pour les plus cultivés) et de la réputation séculaire du raffinement parisien, autrement dit pour des raisons affectives. Cette épreuve qu'ils font sur eux-mêmes du pouvoir des atouts immatériels les porte à y recourir dans la construction de leur précellence, et donc à ne pas mettre en avant les éléments de force qu'ils pourraient aussi assez aisément faire valoir, parce qu'ils rebutent les autres, et donc produisent un effet contre performant. La pensée de Sun Zu sur l'art d'emporter les places sans les attaquer de vive force imprègne la culture chinoise, et anime la stratégie des routes de la soie.

Il convient donc, dans l'analyse du déploiement nouveau de la Chine au dehors de ses frontières, de faire toute leur part aux stratégies culturelles, connues pour faire tomber les fruits mûrs dans le panier des sympathies sans avoir à secouer l'arbre et perdre au sol le plus gros des fruits encore verts.

Les Européens, Français en tête par prédilection, devraient tirer avantage de cette propension : si les Américains, les Russes dans une bien moindre mesure, et les Allemands mieux que personne, sont capables de répondre à l'exigence chinoise d'en avoir pour son argent avec la garantie du meilleur produit possible, ce n'est pas là l'aile marchante de leur nouveau cours. À la recherche d'une plus haute reconnaissance, les Chinois ne demandent qu'à la trouver auprès de pays capables, comme eux, de porter haut certaines valeurs culturelles en sus d'être de bons partenaires économiques. La Russie n'est pas pour l'instant en mesure de les combler sur ce plan, et si l'Amérique est mieux placée, tant son prestige surclasse tout autre, c'est justement d'elle qu'il s'agit de se démarquer. L'Europe, dont le règne ancien est à présent oublié et presque pardonné, est mieux placée que quiconque pour donner la réplique au rêve chinois et accompagner son essor. Encore faudrait-il que se développent des réseaux, de jeunes notamment, pour mettre en valeur ces trésors que sont les ressources culturelles de chacun et les faire connaître, leur donnant un prix et un attrait.

Pour le moment, les fiançailles de la Russie et de la Chine ni les cousinages entre BRICS ne sont encore promis à faire famille, tant que chacun continuera à rêver à la seule Amérique, référence obsessionnelle, universelle et frustrante, de la modernité. Pour que les inclinations mutuelles entre émergents conduisent à l'audace de vouloir

vraiment oser faire essaim hors de la ruche du Potomac, il faudrait que les seules nations assez unies par des décennies de convergence, des siècles d'histoire, des millénaires de civilisation commune aient d'abord osé, sinon faire ruche à part, du moins donner à leur miel un goût distinct de la mélasse américaine. Tant que l'Europe restera inapte à s'affirmer source d'une modernité autrement plus intéressante que celle de Wall Street, les émergents seront bien seuls à tenter de se démarquer du courant dominant.

### **Interpoler plutôt qu'interpeller**

Pour bien mesurer l'écart entre appréciations chinoise et européenne de l'histoire récente, il faut se reporter au 25 décembre 1991. Ce jour là, l'URSS cesse d'exister. L'Occident applaudit, l'Europe respire, c'est un succès, un soulagement, un espoir. Les Chinois, eux, sont stupéfaits, incrédules et inquiets. Même si l'on admet que l'influence russe sur les esprits avait beaucoup décliné (sans préjudice pour la brillante littérature russe, dont les noms de Soljenitsyne, de Bulgakov, de Grossman, d'Axionov suffisent à montrer que le souffle ne s'était pas éteint), Moscou demeurait une référence. Comment un pouvoir si établi avait-il pu s'effondrer aussi radicalement ? L'événement donna lieu à une analyse intense ne laissant rien de côté. On identifia un parti trop clos, une oligarchie enkystée, des

dépenses militaires asphyxiantes ayant cannibalisé l'économie, des réformes trop ambitieuses et mal conduites, une Glasnost prématurée, un excès de personnalisation du pouvoir combiné avec des satrapies locales incontrôlées, etc... Cette contre-expérience fut entendue comme un signal, justifia ex-post la répression de Tien An Men, et inspira la conduite des affaires par le PCC jusqu'à aujourd'hui.

Ce sont donc deux nations marquées par le communisme qui se retrouvent aujourd'hui, et les regrets que le président Poutine exprime parfois quant à la disparition de l'URSS, s'ils éveillent en Occident l'effroi d'un revanchisme soviétique aux relents staliniens, n'est pas sans rencontrer d'échos compréhensifs parmi les dirigeants chinois, qui ont un autre regard, interne, sur cet événement dont l'Occident applaudit les effets externes.

Chine et Russie sont deux empires continentaux longtemps séparés par une immensité déserte à l'est de laquelle sévissaient les Mongols, fléau des deux peuples. Avec le temps et la résorption du péril jaune des héritiers de Gengis Khan, les deux nations en vinrent à une contiguïté croissante, aboutissant à tracer entre eux la plus longue frontière au monde, de la mer du Japon à l'Ouzbekistan. Cette frontière, largement due à l'expansion russe transsibérienne, fut notamment fixée le 6 septembre 1689 entre Pierre le Grand et Kangxi par le traité de Nertchinsk, rédigé en latin